



RÉGRÉATIONS DE L'ÉCOLE MILITAIRE.

DUQUESNE.

I.

Au moment où la ville de Dieppe, mes jeunes amis, se dispose à élever une statue en l'honneur d'un de ses plus illustres enfants, au moment, où la reconnaissance publique va donner, en quelque sorte, une consécration nouvelle à la gloire de Duquesne, je veux essayer de vous le faire connaître. Si un pouvoir ombrageux ne lui accorda pas, pendant sa vie, tout ce que ses longs services méritaient, le dernier descendant de ce grand homme de mer, qui, lui aussi, porte

ce beau nom de Duquesne; qui, lui aussi, en suivant la même carrière, a voué sa vie au service de sa patrie, et qui, au bombardement de Tanger et de Mogador, vient de se conduire si glorieusement sous les ordres du glorieux fils du roi, ce noble prince de Joinville, à qui l'honneur de la France est si cher, le jeune et brave Duquesne, dis-je, verra du moins qu'il n'y a pas de prescription pour la gloire, et que la postérité venge aujourd'hui son aïeul de l'ingratitude du grand roi.

Fils d'un capitaine de vaisseau distingué,

Duquesne naquit à Dieppe en 1610, et se voua aussi à la périlleuse profession de marin. A peine âgé de dix-sept ans, chose inouïe, il commandait un vaisseau de ligne et faisait sa première campagne contre les Espagnols. En 1639 il faisait celle de la Corogne, et se distinguait, en 1641, au combat naval livré devant Tarragone. En 1643 il était blessé dans l'affaire du cap de Gates.

Les troubles de la Fronde et la minorité de Louis XIV l'ayant condamné à l'inaction, ainsi que notre marine, il offrit le secours de son épée et de ses talents au roi de Suède, alors en guerre avec le Danemark. Nommé vice-amiral de la flotte suédoise, il anéantit celle de Christian IV. Rappelé en France, en 1650, par suite de la révolte de Bordeaux contre l'autorité de la régente Anne d'Autriche, révolte que les escadres anglaises et espagnoles réunies appuyaient ouvertement, Duquesne équipa plusieurs vaisseaux à ses frais, repoussa les Anglais et les Espagnols, et fit rentrer les Bordelais dans le devoir.

La reine Anne, dans l'impossibilité de lui rembourser ses avances, lui donna, après l'avoir nommé chef d'escadre, le château et l'île d'Indret, près de Nantes.

Dans la guerre contre la Hollande, en 1672, Duquesne trouva, dans le célèbre amiral Ruyter, un rival digne de lui. Pendant quatre ans ces deux grands hommes déployèrent autant de bravoure que de talents; aussi, mes jeunes amis, convaincu que ce sera vous faire un grand plaisir que d'entrer dans quelques détails sur cette longue lutte, je vais vous raconter les deux derniers combats qui la terminèrent si glorieusement pour la France.

II.

STROMBOLI.

Le 6 janvier 1676, Duquesne ayant appris que la flotte hollandaise était composée de vingt-quatre vaisseaux de guerre, de neuf galères espagnoles, et de plusieurs autres bâtiments, résolut, malgré l'inégalité de ses forces, d'aller à sa rencontre, et de lui présenter la bataille. La flotte qu'il avait à ses ordres ne comptait que vingt vaisseaux et six brûlots. Il en forma trois divisions : l'avant-garde, forte de six vaisseaux, *le Sans-Pareil, le Grand, le Magnifique, l'Apollon*

l'Aigillon et le Vaillant, commandés par les capitaines de vaisseau de Beaulieu, de Graves, de Forbin, de Villeneuve-Ferrières et de Septèmes, fut mise aux ordres du chef d'escadre de Gabaret.

La conduite de l'arrière-garde, confiée à M. de Preuilly-d'Humières, aussi chef d'escadre, se composait *du Saint-Michel, du Parfait, du Prudent, du Fier, du Mignon et de l'Assuré*, que montoient MM. de Châteauneuf, de la Ferrette, de Chabert, de Relingue et de Villette.

Enfin les chevaliers de Valbelle et de Fourville, chefs d'escadre, les capitaines Decour, de la Barre, de Béthune, de Langeron et le chevalier de l'Héry, montoient les vaisseaux *le Saint-Esprit, le Pompeux, le Sreptre, l'Eclatant, l'Aimable, la Syrène, le Sage et le Téméraire*, formant le corps de bataille, dont l'amiral Duquesne s'était réservé le commandement.

Le 7, à la pointe du jour, Ruyter, à la tête de l'escadre hollandaise, ayant le vent sur notre escadre, (ce qui était, mes jeunes amis, un grand avantage,) parut en ligne. Il sembla d'abord vouloir s'approcher de l'escadre française; mais, pour tenir le vent, et par conséquent pour conserver son avantage, il se contenta de courir des bordées.

Duquesne ayant remarqué que le vent tournait et venait de terre, courut aussi plusieurs bordées et le gagna à son tour. Il résulta de ces divers mouvements que le marquis de Preuilly-d'Humières se trouva à l'avant-garde, et M. de Gabaret à l'arrière-garde.

A neuf heures du matin, l'avant-garde et le corps de bataille engagèrent l'action. En moins d'une demi-heure les deux flottes eurent ouvert tous leurs feux et s'envoyèrent mutuellement des masses de fer qui portaient le ravage et la mort sur leurs bords. Malgré l'épaisse fumée qui enveloppait les combattants, le marquis de Preuilly et Duquesne s'aperçurent que l'avant-garde et le corps de bataille hollandais commençaient à plier. Ils redoublèrent leurs feux, et Duquesne, pour enlever la victoire, fit le signal à M. de Gabaret d'entrer en ligne avec son arrière-garde.

Cependant l'amiral Ruyter, dont le bâtiment avait beaucoup souffert, se voyait obligé de se couvrir de deux vaisseaux qu'il avait pris pour matelots et de dériver en faisant des efforts inouïs pour conserver son ordre de bataille et pour n'être pas enfoncé.

Enfin, malgré l'ardeur et la bravoure avec lesquelles les Hollandais combattaient, malgré l'intrépidité et l'habileté de leur vaillant chef, ils allaient succomber, lorsque, par un bonheur inespéré pour eux, il survint un calme plat qui arrêta les Français au milieu de leurs succès.

Pendant la canonnade, qui dura jusqu'à minuit, les Français aperçurent un grand nombre de vaisseaux ennemis presque désarmés, que les galères espagnoles remorquaient vers la côte, et que nous eussions capturés sans le calme si malencontreusement survenu.

Dans la nuit du 8 au 9, le calme ayant cessé, l'amiral d'Alméras sortit du port de Stromboli et réunit son escadre à celle de Duquesne; mais le prince de Monte-Sarchio avec ses bâtiments espagnols vint au secours de Ruyter, et tous deux, ayant le vent sur les Français qui les attendaient, parvinrent à regagner Melazzo.

III.

AUGUSTA.

Dans le mois d'avril de la même année (1676), Duquesne ayant été informé que Ruyter, à la tête des flottes combinées de Hollande et d'Espagne, avait mis le siège devant Augusta, partit de Messine le 19 dans l'intention de le combattre. Arrivé le 21 en vue d'Augusta, il découvrit l'ennemi à la pointe du jour. Comme à Stromboli, il fit trois divisions de sa flotte, il donna le commandement de l'avant-garde à M. d'Alméras, se plaça au centre, qu'il garda sous ses ordres, et confia l'arrière-garde à M. de Gabaret.

Comme Duquesne avait le vent pour lui, il donna aussitôt l'ordre d'attaquer, mais au moment où chaque vaisseau prenait son rang, le vent changea tout à coup, ce dont Ruyter ne manqua pas de profiter pour prendre l'avantage sur nous. L'amiral français n'en maintint pas moins les ordres qu'il avait donnés.

Alors commença, mes jeunes amis, la plus terrible bataille. La canonnade était aussi rapide que la fusillade la mieux nourrie. La mer fut couverte en quelques minutes de débris sanglants; des deux côtés on combattait avec un acharnement sans exemple dans l'histoire.

Au milieu de la plus effroyable mêlée,

l'amiral d'Alméras et le chevalier Fourbonneau furent tués en faisant des prodiges de valeur; presque au même moment Ruyter lui-même tombait blessé à mort. Le combat n'en continua pas moins avec la même fureur jusqu'à minuit, il avait commencé à trois heures après midi.

Ruyter, dont presque tous les vaisseaux étaient dans le plus déplorable état, profita de la nuit pour lever le siège d'Augusta, et se réfugier dans le port de Syracuse.

Duquesne passa la nuit sur le champ de bataille, et le lendemain il offrait de nouveau le combat à l'ennemi; mais bien que le vent nous fût contraire, les Hollandais n'osèrent l'accepter. Duquesne, désespérant de les attirer à une seconde bataille, retourna à Messine.

Huit jours après, le 29 avril, la Hollande faisait une perte irréparable: Adrien de Ruyter, succombant à ses blessures, terminait sa glorieuse carrière.

IV.

ALGER.

Les pirates algériens infestaient la Méditerranée; ils n'avaient pas craint de nous enlever beaucoup de nos vaisseaux marchands. Louis XIV résolut d'en tirer une éclatante vengeance, et Duquesne fut chargé de ce soin. Seul il avait deviné le génie de Renaud, jeune ingénieur français, jusqu'alors inconnu, et le premier inventeur des galiottes à bombes. On ne voulait pas croire que des mortiers à bombes pussent être posés autrement que sur un terrain solide. Appuyé par Duquesne, Renaud osa proposer l'emploi de ses galiottes. Cette proposition révolta tout le monde; il fut tourné en ridicule et devint l'objet des railleries de MM. les conseillers. Le jeune ingénieur ne se rebuta pas. Sa fermeté, son éloquence frappèrent le roi, et le déterminèrent à permettre l'essai de cette nouveauté.

Renaud fit construire cinq petits bâtiments avec des membrures plus fortes que celles des vaisseaux ordinaires, sans ponts, avec un faux tillac à fond de cale, sur lequel on maçonna des creux où l'on plaça les mortiers. Il partit avec cet équipage, Duquesne fut chargé, comme je l'ai dit plus haut, du commandement de cette expédition. En passant, il foudroya Tripoli, et se présenta devant Alger le 30 août 1682.

La capitale de l'ancienne régence d'Alger s'élève en amphithéâtre sur le penchant d'une colline dont le pied tombe dans la mer. Sa forme est triangulaire. La Kasba ou Cassaubah, château fort, est bâtie au sommet du triangle, qui est le point le plus élevé de la ville. Les maisons, couvertes en terrasses, comme dans toutes les villes de l'Orient, sont blanchies à la chaux, ainsi que les forts et tous les édifices publics ; « en « sorte, dit M. Rozet, auteur d'un excellent « ouvrage sur l'Algérie, que, vue d'une cer- « taine distance en mer, Alger ressemble à « une vaste carrière de craie ouverte sur le « flanc d'une montagne. »

Cette ville est entourée d'un fossé sec et d'une muraille crénelée qui suffissent pour la défendre contre les Arabes et les Berbères. Du côté de la mer, des forts et des batteries en rendaient l'approche presque impossible. Jusqu'à seize kilomètres de distance, à l'est et à l'ouest, la côte était défendue par d'autres batteries et d'autres forts, qui obligeaient les vaisseaux de se tenir hors de la portée du canon.

Duquesne, malgré les dangers que courrait son escadre devant de si formidables moyens de défense, ne balança pas à s'emboîser dans la rade, et commença aussitôt le bombardement. Les ravages que firent les galiottes à bombes de Renaud furent tels, qu'Alger, écrasée et en flammes, n'offrait plus le lendemain qu'un monceau de ruines.

Voici une petite anecdote, mes jeunes amis, qui trouve naturellement sa place ici.

Alger punie recommença néanmoins ses brigandages. Louis XIV renouvela son châtiement. Le 30 juin 1683, ce nid de pirates fut encore bombardé par Duquesne ; mais le monarque français ne s'en tint pas

là : il exigea une forte indemnité pour les frais de la guerre (c'est la plus forte punition qu'on puisse infliger à des corsaires), que des députés vissent implorer sa clémence, et enfin que tous les esclaves chrétiens seraient rendus à la liberté. Alger, hors d'état de résister, accepta les conditions de paix qui lui étaient imposées.

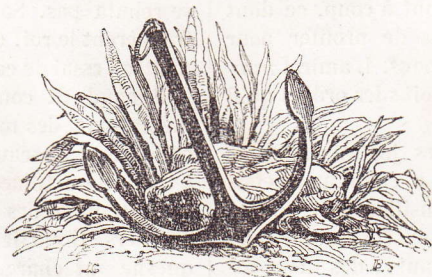
Lorsque le capitaine de vaisseau d'Anfreville vint, au nom du roi de France, délivrer les esclaves chrétiens, il se trouva parmi eux un grand nombre d'Anglais, qui, étant déjà à bord, soutinrent à d'Anfreville qu'ils ne devaient rien au roi de France, et que ce n'était qu'en considération du roi d'Angleterre qu'ils étaient mis en liberté.

« Qu'on remette ces messieurs à terre, » dit d'Anfreville, et, s'adressant aux officiers du dey, il ajouta : « Ces gens-ci prétendent « n'être délivrés qu'au nom de leur roi ; « le mien ne prend pas la liberté de leur « offrir sa protection. Je vous les rends ; « c'est à vous de montrer tout ce que vous « devez au roi d'Angleterre. »

Duquesne avait à peine terminé avec Alger, que le roi l'envoya punir les Génois, dont il avait à se plaindre. A la tête de la flotte française, il attaqua Gènes ; cette ville ne put longtemps résister aux effets désastreux du bombardement. Le doge vint en personne solliciter la paix de Louis XIV, et assurer la France de la soumission de la république.

Ce fut le dernier exploit de Duquesne ; fatigué de tant de combats, couvert de blessures, il se retira dans le sein de sa famille, et mourut à Paris en 1688, presque oublié du roi, mais entouré de l'estime et de la vénération de ses concitoyens.

ANTONIN DE VILLARS.





JOURNAL

DES

ENFANTS

RÉDIGÉ PAR

TOUTES LES SOMMITÉS LITTÉRAIRES

ET

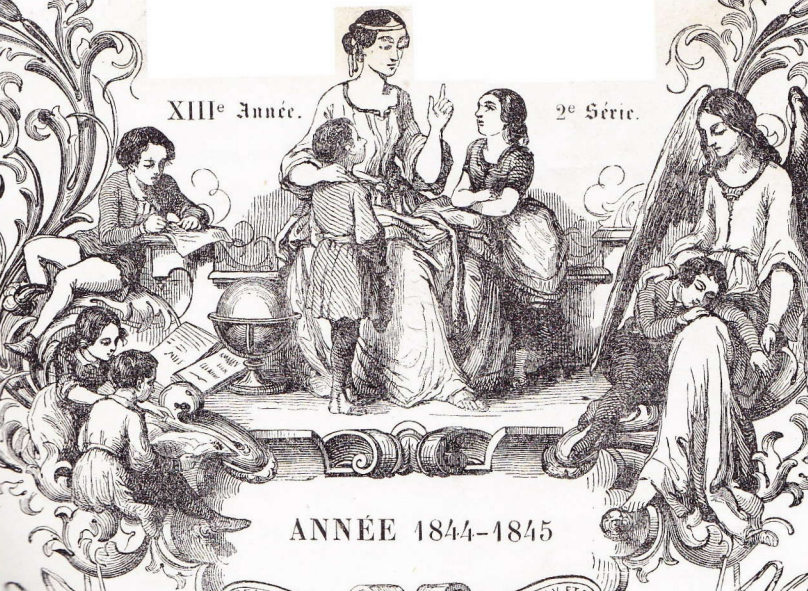
ENRICHÉ DE DESSINS

Composés et gravés par nos meilleurs artistes.

TOME XIII

XIII^e Année.

2^e Série.



ANNÉE 1844-1845

TELLIER ET
LAPOSTOLLE
AU BUREAU, FAUBOURG POISSONNIÈRE, N^o 14

LAGOSTE ET FILS AÎNÉ